

Les écueils du recueil de nouvelles

Michel Lefebvre, *Les avatars de Bertin Lespérance*, Montréal, Les Herbes rouges, 1999, 124 p., 15,95 \$.

Micheline Morisset, *États de manque*, Laval, Trois, 2000, 232 p., 20 \$.

Michel Lord

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2001). Compte rendu de [Les écueils du recueil de nouvelles / Michel Lefebvre, *Les avatars de Bertin Lespérance*, Montréal, Les Herbes rouges, 1999, 124 p., 15,95 \$. / Micheline Morisset, *États de manque*, Laval, Trois, 2000, 232 p., 20 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 40–40.



Les écueils du recueil de nouvelles

NOUVELLE
Michel Lord

*La construction d'un recueil de nouvelles a des conséquences
sur le lecteur : il accroche ou il décroche...*

DANS SON PREMIER RECUEIL DE NOUVELLES, *Les avatars de Bertin Lespérance*, Michel Lefebvre se veut humoristique, satirique..., comme certains de nos pseudo-comiques de la scène. Chacune des dix-sept nouvelles — où un certain Bertin Lespérance revient d'un récit à l'autre dans des rôles et des situations qui n'ont rien en commun — porte comme titre un soi-disant proverbe, tantôt géorgien (« D'un œuf de corbeau ne sort qu'un corbeau »), tantôt brésilien (« Quand il pleuvra de la bouillie, les mendiants auront des fourchettes »), etc. Et que racontent ces textes ?

« Les avatars » de la littérature

Dans le premier, « D'un œuf... », Lefebvre imagine l'histoire de l'homme le plus riche du monde qui, lorsqu'il meurt, exige que toutes ses possessions soient vendues pour qu'il ne reste plus que de l'argent. Ainsi, les héritiers devront s'ingénier pour faire fructifier tout cela : « Il leur reviendrait maintenant de faire fortune, de voler de leurs propres mains [sic]. » (p. 10) Or, ils reçoivent « une centaine de milliards et des poussières de millions » (p. 10) ! Et ils devront « faire fortune » après cela ? Que voilà une belle logique narrative ! Le reste est à l'avenant : ils mettent en place une fondation qui distribue de l'argent à tous venants, à des milliers de gens attirés par d'« illustres éphémères » présentés sur écran géant. Un jour, ils décident d'imposer des

frais aux spectateurs et finalement de créer un festival. Si cette facétie a pour but de se moquer du capitalisme ou des festivals qui pullulent au Québec, c'est complètement raté. L'humour, l'esprit ont besoin de mordant, d'intelligence narrative et surtout d'une écriture, toutes choses que l'on cherche désespérément ici. Mais ce n'est que le début.

Dans « La justice est chère ; prenez une pinte et arrangez-vous. Proverbe anglais », qui commence par cette phrase : « Il y a vingt ans de soirs d'automne [sic], lorsque je fréquentais les débris [sic] de boisson » (p. 45), je tombe (littéralement) sur cette phrase : « Le lecteur amateur de romans policiers me trouve déjà plus intéressant ; en tous cas, il me lit plus respectueusement, le con. » (p. 48) Le texte était déjà plat comme un trottoir... Cela m'a ramené à ma petite enfance, lorsqu'on disait : Celui qui le dit, c'est lui qui l'est. Proverbe québécois. Fin de l'histoire et du commentaire.

« États de manque » érotiques

En rédigeant et surtout en construisant *États de manque*, Micheline Morisset avait sans doute un plan, une stratégie. Mais pourquoi diable avoir choisi en guise d'ouverture une nouvelle comme « Un journal au-dessus de sa tête », à l'écriture tellement ampoulée que le style finit par rebuter le lecteur ? Est-ce parce que « cette nouvelle [avait] fait l'objet d'une diffusion radiophonique à la chaîne culturelle de Radio-Canada » (p. 27) ? Je ne sais trop, mais elle a eu sur moi un effet dissuasif, et il m'a fallu un certain effort

pour me convaincre de poursuivre ma lecture. Le contenu de ce texte d'ouverture, pour pathétique qu'il soit, demeure intéressant : une femme aime un travesti, sans retour, et elle raconte certains aspects de cet amour malheureux. Mais le malheur, pour le pôle lecteur que je suis, tient bien plus dans les véritables et innombrables *coquilles stylistiques* qui déparent presque chaque page de ce texte. J'en donne quelques exemples. Tandis que la narratrice cherche à reconforter sans succès son ami en train de se travestir, elle finit par se dire : « Je construisis un abri avec mes jambes, j'y enfonçai ma tête. C'était le cœur qui se tourmentait. » (p. 15) Quand elle se remémore leur première rencontre, elle est complètement subjuguée ; voici comment elle décrit la scène :

Vite très vite ; j'ai quitté les lieux, déjà sous l'haleine du désir.

La nuit grondait.

Le chant des feuilles dans les arbres et ce visage, ce corps, soudain, qui tressait de lumière. J'ai sauté dans ma voiture en direction de mon appartement histoire de me fondre dans une jupe [...]. (p. 17, je souligne)

Plus loin, elle offre ces autres perles : « Que la suite ne crève. Serré contre ma nuque, je tenais les pans de mon chandail de laine » (p. 18) ; « Emportée par mon imperméable qui se gonflait sous la férocité de l'aiglon » (p. 21) ; « Nous avons échangé nos vies comme on déroule des stores » (p. 22) ; « La terre n'est pas ronde, voilà une certitude qu'il faudrait incendier » (p. 24).

Or, passé le premier texte, ce défaut disparaît mystérieusement, et l'on découvre un imaginaire toujours rempli de pathos, certes, mais beaucoup plus sobrement rédigé. En une trentaine de textes de longueurs inégales, Morisset fait le tour de l'univers amoureux, avec ses petits et grands malheurs (échec, solitude, inceste, pédophilie...), mais ses joies aussi, qui vont parfois jusqu'à l'expression d'un érotisme homosexuel autant qu'hétérosexuel qui pourra déplaire à certains, mais qui me semble tout à fait représentable. Un humour très fin est même au rendez-vous, entre autres dans « Rien de précis encore », où la narratrice raconte les joies et les tourments qu'elle éprouve à faire l'amour avec son mari et son amant, qui eux-mêmes s'aiment tendrement. Le sérieux domine toutefois dans ces univers — surtout féminins et gays — extrêmement réalistes, où le désespoir et la mort sont souvent omniprésents.

Voilà donc un recueil à lire, et qui prouve qu'il faut parfois surmonter l'impression que nous laisse la première nouvelle. Si Morisset voulait un bon texte déjà publié pour ouvrir son recueil, elle aurait pu mettre, à la place de « Un journal au-dessus de sa tête », la nouvelle primée lors du Concours de nouvelles XYZ 1999, « Le choix de Barbie » (XYZ. *La revue de la nouvelle*, automne 1999, n° 59).

